

CHAPITRE II.

LE SECOND LIVRE DES MACHABÉES.

Autant les critiques rationalistes rendent hommage à la valeur historique du premier livre des Machabées, autant, d'après eux, le second des livres qui porte ce nom est indigne de créance. Sur un très grand nombre de points, disent-ils, il est plein de fables, en contradiction avec l'auteur du premier livre et avec lui-même. Voici comment s'exprime à ce sujet M. Nöldeke :

La valeur du second livre des Makkabées est bien inférieure à celle du premier. Certes il nous donne quelques compléments qui sont les bienvenus, surtout pour l'histoire antérieure au moment où éclata le soulèvement. Josèphe, qui ne connaissait pas ce livre, nous en confirme l'exactitude. On y rencontre néanmoins beaucoup d'erreurs au point de vue de la chronologie et des événements. Ce n'est partout qu'exagération, rhétorique, parti pris. Les miracles, les apparitions d'anges reviennent à chaque page, et pour la première fois apparaissent ces histoires des martyrs racontées avec cette absence de mesure qui devait devenir si générale. Le livre est plein d'un patriotisme exubérant et d'une haine amère contre l'étranger. L'auteur était tout à fait l'esclave des préjugés populaires, et il écrivait pour les fortifier. Par

ses opinions, il se rapproche beaucoup des Pharisiens. Ainsi il croit fermement à la résurrection. En somme, son ouvrage forme sur beaucoup de points un contraste frappant avec le premier livre des Makkabées, qui d'ailleurs n'y a pas été utilisé¹.

Le critique, en reprochant à l'auteur ses récits miraculeux, nous révèle la raison pour laquelle les rationalistes sont si mal disposés à son égard. Mais les miracles, comme nous avons eu plusieurs fois déjà occasion de le répéter, ne sont pas un motif suffisant de révoquer en doute la véracité d'un écrivain. Héliodore, au sujet duquel est raconté un des principaux miracles, qui eut pour but d'empêcher le pillage du temple de Jérusalem², est bien un personnage historique. Il était ministre de Séleucus IV Philopator, roi de Syrie (187-175 avant J.-C.). Appien nous apprend qu'il fit périr son maître pour s'emparer de son trône³. On a retrouvé, en 1877 et 1879, dans l'île de Délos, deux inscriptions grecques qui se rapportent à lui⁴. Elles nous font connaître que

¹ Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, p. 100-101.

² II Mac., III.

³ Appien, *De rebus syriacis*, 45, édit. Didot, p. 197.

⁴ *Bulletin de correspondance hellénique*, 1877, p. 285; 1879, p. 361. Première inscription :

1. Ἡλιόδωρον Δισκόλου Ἀντι[ισχέα]
2. τὸν σύντροφον τοῦ βασιλέως Σελεύκου
3. Φιλοπάτορος καὶ ἐπὶ τῶν πραγμάτων
4. τεταγμένον οἱ ἐν Λα[οδικαίαι] (?)
5. τῆι ἐν Φοινίκῃ ἐγδοχῆι καὶ νεύληται (?)
6. εὐνοίας ἕνεκεν καὶ φιλοστοργίας

son père s'appelait Eschyle et qu'il était d'Antioche. L'une de ces inscriptions lui donne le même titre que le livre des Machabées et dans les mêmes termes¹.

Les objections que l'on fait contre les lettres placées en tête du livre, et dans lesquelles nous lisons aussi des faits miraculeux, ne sont pas mieux fondées. Les incrédules, comme M. Nöldeke, les rejettent absolument.

Le deuxième livre des Makkabées doit avant tout être dégage des deux lettres qu'on a attachées en tête de l'ouvrage. Elles auraient été écrites par les Juifs de Palestine pour recommander à leurs frères d'Égypte de prendre part à la fête de la consécration du Temple. La première porte même, comme suscription, une date qui répond à l'année 143 avant J.-C.². Les deux lettres n'ont évidemment aucune authenticité; la première, tout à fait incomplète, renferme une fausse donnée chronologique; la seconde est pleine de fables

7. [τῆς εἰς τὸν βασιλέα καὶ εὐεργ[εσίας]
8. τῆς εἰς αὐτοὺς
9. Ἀπόλλωνι.

Seconde inscription :

1. Ἡλιόδωρον Αἰσχύλου τὸν σὺντροφὸν βασιλέως]
2. Σελεύκου, τεταγμένον δὲ καὶ ἐπὶ τῶν πραγμάτων] (?)
3. καὶ τὴν συγγένειαν αὐτο[υ.....].
4. Ἀρτεμίδωρος Ἡρακλείδου τῶν.....
5. ἀρετῆς ἐνεκεν καὶ δικαιοσύνης..... ἧς ἔχων]
6. διατελεῖ εἰς τὸν βασιλέα καὶ.....]
7. φιλίας δὲ καὶ εὐεργεσίας τῆς εἰς ἐαυτὸν ἀνέθηκεν]
8. Ἀπόλλωνι, [Ἀρτέμιδι, Δητοῖ].

¹ II Mac., III, 7 : τὸν ἐπὶ τῶν πραγμάτων. Voir première inscription, ligne 3. Dans la seconde inscription, dans la partie perdue de la ligne 2, ce titre est suppléé d'après la première.

² II Mac., I, 10^a.

et serait de la plus grande absurdité, si elle était réellement l'épître d'une communauté. Ces lettres renferment plus d'une contradiction avec les faits mêmes rapportés dans le livre des Makkabées¹.

Telles sont les objections. Voici la réponse : « La première (lettre), dit-on, renferme une fausse donnée chronologique. » Il n'en est rien. Au verset 7 du chapitre 1^{er}, il est question de l'an 169 et, au verset 10, de l'an 188 de l'ère des Séleucides, c'est-à-dire de l'an 144 et de l'an 124 avant notre ère. On a voulu voir là deux dates contradictoires de la lettre, mais c'est à tort. La lettre a été écrite en 124 et ce qui est dit de l'an 144 est rapporté comme un fait passé².

On prétend, il est vrai, que si la lettre a été écrite en 124, les Juifs de Judée auraient invité ceux d'Égypte, comme ils le font par cette lettre, à célébrer la fête de la purification du Temple, établie par Judas Machabée, seulement quarante ans après son institution.

Qu'y a-t-il là d'inadmissible? Les Juifs de Palestine ont pu avoir des raisons que nous ne connaissons pas de n'écrire qu'alors à leurs coreligionnaires d'Égypte; rien ne prouve d'ailleurs que cette invitation soit la première; il est possible qu'elle ne soit que la réitération d'une invitation déjà faite auparavant.

La seconde lettre placée au commencement du second

¹ Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, p. 99.

² Le mot *scripsimus* employé par la traduction latine peut être équivoque, mais il n'en est pas de même du grec qui porte le parfait γεγραφήκαμεν, et non l'aoriste ἐγράψαμεν, II Mac., I, 7.

livre des Machabées est encore plus vivement incriminée que la première. Les faits qu'on refuse de regarder comme historiques sont au nombre de trois : le miracle du feu sacré, tiré du fond d'un puits desséché, par ordre de Néhémie, et s'enflammant de lui-même¹; l'histoire de Jérémie cachant le Tabernacle et l'Arche d'alliance sur le mont Nébo², et enfin la mort d'Antiochus qui est racontée autrement que dans l'histoire de Jason, source des chapitres suivants³.

Ceux qui nient le surnaturel et le miracle doivent rejeter le récit du feu sacré s'allumant miraculeusement, mais ils refusent de l'admettre pour des raisons philosophiques et non pour des raisons historiques, de même qu'ils ne veulent point accepter, en vertu des mêmes principes, les miracles du feu du ciel brûlant les holocaustes d'Aaron⁴, de Salomon⁵ et du prophète Élie⁶. Tous ces faits n'en sont pas moins historiques. Ce que raconte la lettre des Juifs pouvait leur être bien connu par la tradition orale; il l'était de plus par des sources écrites aujourd'hui perdues, auxquelles on a soin de renvoyer⁷.

En ce qui concerne l'histoire de l'Arche et du Tabernacle cachés par Jérémie sur le mont Nébo, on ne comprendrait guère pourquoi les critiques rationalistes refu-

¹ II Mac., I, 19-36.

² II Mac., II, 4-8.

³ II Mac., I, 13-16 et IX.

⁴ Lev., IX, 24.

⁵ II Par., VII, 1.

⁶ I (III) Reg., XVIII, 38.

⁷ II Mac., II, 1, 4, 13.

sent de l'admettre, si l'on ne savait qu'ils prétendent que l'Arche et le Tabernacle n'ont jamais existé¹. Comme le récit du livre des Machabées contredit leurs affirmations, ils le nient, et comme ils ne peuvent le nier sans quelque prétexte, ils disent que Jérémie était en prison au moment de la prise de la ville et qu'il était impossible à un seul homme, quelque fort qu'on le suppose, de transporter de Jérusalem au delà du Jourdain sur le mont Nébo et l'Arche et le Tabernacle.

Sans doute, est-il facile de répondre, mais Jérémie prisonnier fut délivré par les Chaldéens vainqueurs et entre sa mise en liberté et la destruction du Temple, il s'écoula un mois². Le temps ne lui fit donc pas défaut pour transporter ces objets sacrés. Quant aux aides nécessaires, qu'est-ce qui pouvait empêcher le prophète de faire appel à ses amis et de prendre avec lui un nombre d'hommes suffisant? Nabuchodonosor avait ordonné qu'on laissât à Jérémie la liberté de faire ce qu'il voudrait³.

Le troisième fait, celui de la mort d'Antiochus, offre une véritable difficulté. La lettre paraît raconter le même événement que celui que nous lisons quelques chapitres plus loin et qui est rapporté aussi dans le premier livre⁴, mais les circonstances, soit du lieu où Antiochus apprit la nouvelle de la défaite de son armée, soit de la nature de sa maladie, sont si différentes que la

¹ Voir ce que nous avons dit t. IV, p. 389-403.

² Jer., XXXVIII, 28; XXXIX, 2, 11-14; LII, 12-13.

³ Jer., XXXIX, 12.

⁴ II Mac., I, 13-16 et IX; I Mac., VI.

conciliation paraît impossible. « On a remarqué, dit Cellerier, que dans les deux premiers livres des Machabées, Antiochus mourait de trois manières différentes ¹. »

Nous admettons que l'Antiochus dont la mort est racontée dans le premier livre des Machabées et dans le corps du récit du second livre est le même, c'est-à-dire Antiochus IV Épiphane. Nous aurons à examiner plus loin si celui dont parle la lettre des Juifs de Jérusalem n'est pas différent.

On signale d'abord une contradiction sur le nom du lieu dont Antiochus IV Épiphane voulait piller le temple. Dans le premier livre des Machabées, d'après la leçon reçue et la traduction de la Vulgate, c'est Élymaïs, ville de Perse ²; dans le second, c'est Persépolis ³.

Les deux passages sont faciles à éclaircir. La lecture « Élymaïs, ville de Perse » est fautive; les meilleurs manuscrits grecs portent: « Il y a en Élymaïde, en Perse, une ville célèbre, etc. ⁴. » Cette leçon est la seule vraie, car il n'a jamais existé de ville appelée Élymaïs. L'auteur sacré ne nomme donc pas la ville dont Antiochus tenta de piller le temple; il dit seulement qu'elle était située dans la province de l'Élymaïde, laquelle faisait partie du royaume de Perse. Polybe et Appien font de même ⁵. Le second livre des Machabées désigne la ville

¹ Cellerier, *Introduction à la lecture des Livres Saints*, 1832, p. 350.

² I Mac., vi, 1.

³ II Mac., ix, 2.

⁴ Ἐστὶν ἐν Ἐλυμαίδι ἐν τῇ Περσίδι πόλις ἐνδοξή.

⁵ Polybe, xxxi, ii, édit. Didot, p. 72; Appien, *De rebus syriacis*, 66, p. 208.

par le nom de Persépolis. Comme cette ville était dans la Perse proprement dite, non en Médie, on peut supposer que « Persépolis » signifie dans ce passage, non pas la ville qu'on appelait de ce nom, mais, en traduisant le mot, « la ville ou la capitale des Perses, » c'est-à-dire probablement Suse, en Élymaïde, l'une des principales résidences royales des rois de Perse ¹ et l'une des plus connues des Juifs à cause de l'histoire d'Esther et d'Assuérus ².

Après sa tentative de pillage du temple, Antiochus Épiphane apprend le désastre que les Juifs ont fait subir à son armée; il l'apprend « en Perse, » dit le premier livre des Machabées: « près d'Ecbatane, » par conséquent en Médie, dit le second ³.

Il n'existe aucune contradiction entre les deux récits; seulement le second, comme dans le cas précédent, est plus précis et indique d'une manière plus expresse où se trouvait le roi de Syrie, tandis que le premier ne l'indique que d'une manière vague et générale, entendant par la Perse toute l'Ariane, qui comprenait la Médie, puisque cette province faisait partie du royaume de Perse. Antiochus, d'après Polybe et saint Jérôme ⁴, mourut à Tabès, ville de Perse, province de la Parætacène, entre Ecbatane et Persépolis ⁵. Les circonstances de sa

¹ Voir J. Mac Clintock et Strong, *Cyclopædia of Biblical Literature*, t. vii, p. 972.

² Voir plus haut, p. 579.

³ I Mac., vi, 5; II Mac., ix, 3.

⁴ Polybe, xxxi, 11, p. 72; S. Jérôme, *Comm. in Dan.*, xi, 44, 45, d'après Porphyre, t. xxv, col. 573.

⁵ Quinte Curce, v, 13.

mort sont plus longuement racontées dans le second livre des Machabées que dans le premier, mais les deux passages s'accordent bien ensemble; le second narrateur complète seulement ce qu'avait abrégé le premier¹.

La conciliation de ces deux récits ne présente donc aucune difficulté sérieuse. En est-il de même pour la relation de la mort d'Antiochus contenue dans la lettre des Juifs? D'après cette lettre, Antiochus, voulant piller le temple de Nanée, y est introduit par les prêtres de la déesse avec un petit nombre de compagnons et y est tué²; d'après la relation du premier et du second livre des Machabées insérée dans le corps de l'ouvrage, Antiochus est repoussé du temple qu'il a entrepris de piller et il meurt en chemin, à son retour en Syrie³.

Ces détails paraissent absolument inconciliables, si l'on admet, comme le font les interprètes rationalistes et même beaucoup de catholiques, que l'Antiochus désigné dans tous ces endroits est le même. Mais la lettre des Juifs ne dit nullement que le roi dont elle parle soit Antiochus IV Épiphane et puisque celui dont elle raconte la mort a péri d'une autre manière qu'Antiochus IV, la conclusion naturelle est qu'il s'agit d'un autre Antiochus. Il est difficile en effet d'admettre qu'un écrivain, ne fût-il pas inspiré, se soit contredit si formellement à quelques pages de distance. Alors même que nous n'aurions aucun moyen d'expliquer ces deux passages par des témoignages extrinsèques, à cause de la pénurie des renseigne-

¹ I Mac., vi, 8-16; II Mac., ix, 5-28.

² II Mac., i, 14-16.

³ I Mac., vi, 1-16; II Mac., ix, 2-28.

ments parvenus jusqu'à nous sur ces époques reculées, nous aurions le droit d'affirmer ceci : le roi que cet écrivain, au commencement de son ouvrage, fait mourir de mort violente, dans un temple qu'il est en train de piller, n'est pas le même que le roi dont il nous décrit la fin un peu plus loin. Celui-ci, nous dit-il, fut obligé de fuir au moment où il voulait aussi piller un temple¹; l'auteur nous donne les détails les plus circonstanciés sur sa fuite et sur les derniers jours de sa vie, sur la nature de la maladie d'entrailles qui le tourmentait, sur l'accident de voiture qui aggrava son état, en lui brisant plusieurs membres, sur les vers qui rongèrent son corps et le firent tomber en pourriture. Les deux tableaux sont différents; ils ne représentent donc pas la mort du même personnage.

Cette conclusion, nous serions en droit de la tirer, alors même que nous ne pourrions pas en apporter d'autres preuves. Mais pour la corroborer, pour la rendre inattaquable, nous avons d'autres arguments. Nous savons par les auteurs profanes que deux rois de Syrie, portant l'un et l'autre le nom d'Antiochus, périrent, l'un de la manière que le racontent le chapitre vi du premier livre des Machabées et le chapitre ix du

¹ Que deux rois du même nom aient tenté l'un et l'autre de piller un temple, cela ne doit pas d'ailleurs nous surprendre, parce que ce n'était pas chose rare dans l'antiquité. Strabon rapporte, par exemple, qu'un roi parthe (Mithridate I^{er}), pilla, et avec plus de succès que les Antiochus, dans la même province d'Élymaïde, deux temples, l'un d'Athéné, l'autre d'Artémise. Strabon, XVI, 1, 1v, p. 634. Voir ce que dit aussi Diodore de Sicile, xxviii, 3, t. II, p. 473, d'un roi de Macédoine.

second livre, — c'est Antiochus Épiphane, — l'autre de la manière que le raconte la lettre des Juifs de Jérusalem, — c'est Antiochus III le Grand. Un fragment de Polybe, heureusement échappé au naufrage d'une partie de ses œuvres, contient ce qui suit : « En Syrie, le roi Antiochus, voulant se procurer de l'argent, résolut d'entreprendre une expédition contre le temple de Diane dans l'Élymaïde. Lorsqu'il y fut arrivé, il fut frustré dans ses espérances, parce que les barbares qui habitaient en ces lieux l'empêchèrent d'exécuter un si grand crime. Pendant son retour, il mourut à Tabès, ville de Perse, atteint de folie, comme le disent quelques-uns, à cause des prodiges produits par la divinité du temple qu'il avait offensée¹. » L'accord, pour l'ensemble, entre le récit de Polybe et celui des deux livres des Machabées sur la mort d'Antiochus Épiphane, ne laisse rien à désirer.

Voici maintenant comment divers écrivains anciens racontent la mort d'Antiochus III le Grand. « Antiochus le Grand, dit Strabon, ayant voulu piller le temple de Bélus, les barbares du voisinage l'attaquèrent sans le secours de personne et le tuèrent². » « Le roi

¹ Polybe, xxxi, 11, édit. Didot, part. II, p. 72. Porphyre, cité par S. Jérôme, t. xxv, col. 573, dit : « Veniet... in Elimaide provincia, quæ est ultima Persarum ad Orientem regio; ibique volens templum Dianæ spoliare, quod infinita donaria habebat, fugatus a barbaris est, qui mira veneratione fanum illud suspiciebant et mortuus est mœrore consumptus in Tabis oppido Persidis. »

² Strabon, XVI, I, 18, édit. Didot, p. 634. Un passage analogue se lit dans Diodore de Sicile, xxviii, 3 : Ἀντίοχος δὲ τὸ κατὰ τὴν Ἐλυμαίδα τέμενος τοῦ Διὸς συλῶν ἐπιβαλλόμενος, πρέπουσαν τὴν καταστροφὴν

Antiochus, dit Justin, attaqua de nuit avec son armée le temple de Jupiter Élyméen. La chose étant connue, il fut tué avec son armée par le concours des habitants¹. » D'après ces récits, Antiochus III périt donc comme le raconte la lettre des Juifs, c'est-à-dire massacré pendant qu'il pillait le temple de Bélus². Dès lors que les circonstances de la mort racontée par la lettre et par les auteurs profanes sont les mêmes, et diffèrent de celles de la mort d'Antiochus IV, comment pourrions-nous douter qu'il s'agit ici d'Antiochus III³?

On objecte contre cette explication que le roi dont il est question avait persécuté les Juifs et qu'Antiochus III ne fut pas persécuteur. Mais le texte ne parle pas de persécution proprement dite; il parle seulement de combats⁴, et ne contient rien contre le roi lui-même⁵. La

εὔρε τοῦ θίου, μετὰ πάσης τῆς δυναμείας ἀπολλόμενος. Édit. Didot, t. II, p. 473. Le fragment placé livre xxix, 15, *ibid.*, p. 480, du même Diodore de Sicile, raconte probablement la mort d'Antiochus Épiphane.

¹ Justin, XXXII, II, 1, édit. Teubner, 1886, p. 194.

² Le temple est dit de Bélus ou Jupiter Élyméen, tandis que la lettre porte le temple de Nanée. Nanée était la déesse épouse de Bel. On devait donc l'honorer aussi dans le temple de Bel. Voir Cornely, *Introductio specialis*, t. II, part. I, p. 471, note 5.

³ Au moyen âge, Nicolas de Lyre a déjà soutenu qu'il s'agissait ici d'Antiochus III. Parmi les modernes, la même opinion a été adoptée par Niebuhr, *Kleine hist. und philol. Schriften*, t. I, p. 252.

⁴ II Mac., I, 12.

⁵ A la fin de ce paragraphe de la lettre, II Mac., I, 17, on lit seulement le qualificatif « impies » au pluriel, appliqué au roi Antiochus et à ses soldats, mais si on les désigne ainsi, c'est parce qu'ils ont voulu piller un temple, œuvre sacrilège, non à cause de leur conduite envers les Juifs.

lettre ne renferme même pas un seul mot faisant allusion à la profanation du temple, quoiqu'elle ait pour but de demander aux Juifs d'Égypte de participer à la fête du Temple. Il y a tout lieu de penser que les Juifs de Jérusalem auraient pris un autre ton, s'il s'était agi des persécutions d'Antiochus Épiphane. Quand le premier et le second livre des Machabées racontent la mort de ce dernier, combien leur langage est différent !

Du reste, toute la partie de la lettre relative à la mort du roi de Syrie s'explique sans peine, si on l'entend d'Antiochus III, comme l'exigent les détails donnés par les Juifs et par les écrivains profanes, ainsi que nous venons de le voir. La nouvelle de cette mort devait être agréable aux Égyptiens et sans doute aussi à un Juif qui, comme Aristobule, vivait à la cour du roi d'Égypte, parce qu'Antiochus III avait été presque toute sa vie en guerre avec les Égyptiens. C'est pour ce motif que les habitants de Jérusalem commencent leur missive par ce récit : « Ayant été délivrés de grands périls par l'aide de Dieu, disent-ils, au moment où nous avions à combattre contre le roi, nous lui en rendons de grandes actions de grâces¹. »

Ce roi est le roi d'Égypte, dont il a été parlé dans le verset précédent et qui était maître de la Palestine, à la

¹ II Mac., I, 11. La phrase grecque, traduite de l'hébreu ou écrite primitivement en mauvais grec, n'est pas claire et la construction en est embrouillée. Nous pensons que le sens ne peut être que celui que nous lui donnons. — Le roi de Syrie est désigné au verset 13 sous le nom de ἡγεμὼν ou chef de l'armée dont on parle en même temps, et aux versets 14 et 16 sous le nom d'Antiochus, sans qu'on lui donne le titre de roi.

mort d'Antiochus III. Les Juifs avaient déjà combattu contre le roi d'Égypte. Ils s'étaient soumis volontairement à Antiochus III, roi de Syrie, en s'unissant à ses troupes qui assiégeaient Scopas, général de Ptolémée, dans la citadelle de Jérusalem¹; maintenant ils devaient être sur le point de combattre de nouveau l'Égypte. Quelque temps après la prise de la citadelle de Jérusalem, le roi de Syrie avait cédé la Palestine, retombée en sa puissance, au roi d'Égypte, en la donnant comme dot à sa fille Cléopâtre². Il agissait avec fourberie et il comptait sur ce mariage pour réaliser ses projets ambitieux contre les Ptolémées; il fut déçu; sa fille prit les intérêts de son époux contre son propre père³ et les Romains l'empêchèrent de se venger de l'Égypte. Il se tourna alors vers l'Asie Mineure, y remporta divers succès, passa en Grèce, et par le conseil d'Annibal, l'illustre général Carthaginois qui s'était réfugié auprès de lui, il entra en guerre avec les Romains. Mal lui en prit. Arrêté dans sa course victorieuse aux Thermopyles, en 191 avant J.-C., il fut, après divers échecs, complètement défait à Magnésie de Lydie, en 190. La paix, conclue en 188, fut dure pour lui. Les vainqueurs l'obligèrent de céder toutes ses possessions à l'ouest du mont Taurus, et de leur payer, en des échéances successives, la somme énorme de quinze mille talents eubiens⁴.

¹ Josèphe, *Ant. jud.*, XII, III, 3.

² Josèphe, *Ant. jud.*, XII, IV, 1. Cf. Polybe, XXVIII, 17, part. II, p. 37.

³ Dan., XI, 17, et S. Jérôme, *in loc.*, t. XXV, col. 564.

⁴ Appien, *De rebus syriacis*, 38, édit. Didot, p. 194. — Le talent eubéen ou euboïque valait environ 5,560 francs.

Ce fut pour remplir cette condition onéreuse qu'Antiochus voulut piller le temple de Nanée où il périt. Si son entreprise avait réussi, il y a lieu de croire qu'il aurait essayé de se venger sur les Égyptiens de l'affront que lui avaient fait les Romains. Après avoir été toute sa vie l'ennemi de l'Égypte, il devait certainement nourrir contre elle de mauvais desseins. Quoique les Juifs n'eussent pas eu personnellement à se plaindre de lui pendant les dernières années, ils auraient eu inévitablement à souffrir d'une guerre entre les Séleucides et les Ptolémées. Dans ces occasions, quel que fût le vainqueur ou le vaincu, ils étaient toujours victimes. « Sous le règne d'Antiochus le Grand, roi d'Asie, dit Josèphe, parlant des guerres antérieures, il arriva que les Juifs, dont le pays fut ravagé, ... eurent beaucoup à souffrir. Pendant que ce prince faisait la guerre contre Ptolémée Philopator et contre son fils surnommé Épiphané, les Juifs avaient à souffrir, si Antiochus était vainqueur, et ils avaient à souffrir de même, s'il était vaincu, de sorte qu'ils ressemblaient à un navire qui, au milieu d'une tempête, est battu de tous côtés par les flots, parce qu'ils se trouvaient au milieu des combattants, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune d'Antiochus¹. »

Lorsque ce prince périt assassiné, la Judée, il ne faut pas l'oublier, appartenait aux rois d'Égypte, mais Antiochus III, nous le savons par Josèphe, n'avait rien négligé pour s'attacher les Juifs, et toutes leurs sympathies étaient pour ce prince². Il avait donc un parti

¹ Josèphe, *Ant. jud.*, XII, III, 3.

² Josèphe, *Ant. jud.*, XII, III, 3.

puissant dans la cité sainte et, comme nous le voyons dans la lettre des Juifs, ce parti avait relevé la tête et la guerre allait éclater¹ au moment où la nouvelle de la mort du roi de Syrie fit échouer tous les projets de ses partisans.

Tout concourt donc à établir que l'Antiochus dont les Juifs racontent la mort est Antiochus III le Grand. On objecte cependant encore contre cette explication que cette mort était trop ancienne, lorsque la lettre a été écrite, pour qu'on pût l'annoncer alors comme une nouvelle aux Égyptiens. Mais cette objection suppose qu'on connaît la date de la lettre. Or la lettre n'est pas datée².

¹ Αὐτός (Dieu) γὰρ ἐξέβρασε τοὺς παραταξαμένους ἐν τῇ ἀγίᾳ πόλει. II Mac., I, 12. Πρατάσσω, qui est le verbe employé aussi dans le verset précédent, signifie proprement *se préparer au combat* et désigne, par conséquent, une guerre qu'on va commencer, non une guerre déjà finie. On voit par là combien c'est à tort qu'on entend les versets 11 et 12 des guerres qui avaient été déjà faites contre Antiochus Épiphané par Judas Machabée. — Ἐκέρξω, signifie *bouillonner et rejeter ce bouillonnement comme de l'écume*. Dieu a donc rejeté comme de l'écume ceux qui dans Jérusalem s'étaient préparés à combattre le roi d'Égypte. — Le verset dont nous venons de reproduire le texte grec est ainsi traduit dans la Vulgate : « Ipse enim ebullire fecit de Perside eos qui pugnauerunt contra nos et sanctam civitatem. » Ce qui y est dit qu'on est venu de la Perse combattre contre Jérusalem, et qui ne peut être vrai dans aucune explication, nous montre par un nouvel exemple combien il serait injuste de juger les originaux perdus d'après les traductions, car si nous n'avions pas ici le texte grec, les incrédules ne manqueraient pas de tirer de ces mots : *de Perside*, une objection contre l'exactitude du récit.

² D'après la ponctuation actuelle du texte et la division en versets, la lettre serait datée, II Mac., I, 10, de l'an 188 de l'ère des Séleucides ou 144 avant notre ère ; mais, de l'aveu des meilleurs cri-

On ne peut donc en fixer la date que d'après le contenu. Ceux qui croient que l'Antiochus dont est racontée la mort est Épiphané disent qu'elle a été écrite vers 162, parce qu'Antiochus Épiphané mourut en 163 et que Judas Machabée, qu'on suppose être un des auteurs de la lettre, mourut en 161. Elle aurait été ainsi rédigée vingt-cinq ans après la mort d'Antiochus le Grand (187). Assurément on n'annonce pas un événement de ce genre vingt-cinq ans après qu'il s'est accompli. Mais on ne saurait fixer la date de la lettre d'après celle de la mort d'Antiochus Épiphané, dont nous avons montré qu'elle ne parle pas¹. La seule chose qui puisse servir à déterminer approximativement l'époque où cette missive a été envoyée en Égypte, c'est la suscription qui nous apprend qu'elle fut adressée à Aristobule, « le maître du roi Ptolémée. » On admet généralement que cet Aristobule

tiques modernes, cette date se rapporte à la première lettre, II Mac., 1, 1-9, parce que la date des lettres est toujours placée à la fin, non au commencement, II Mac., xi, 21, 33, 38. Voir plus haut, p. 623.

¹ D'autres critiques ont entendu par Antiochus le septième roi de ce nom, surnommé Sidètes (139-130 avant J.-C.), mais si Judas Machabée est l'un des rédacteurs de la lettre, comme le prétendent ceux qui rejettent Antiochus III, Judas était mort longtemps avant Antiochus Sidètes et, par conséquent, la lettre ne peut raconter la mort de ce dernier roi. Le P. Cornely, admettant qu'il s'agit d'Antiochus IV Épiphané, accepte l'explication d'Emmanuel Sa, ainsi résumée par Cornelius a Lapide : « Emm. Sa respondet epistolam hanc non habere auctoritatem S. Scripturæ, sicut nec alias epistolas Spartiatarum, Romanorum, etc. » Le P. Cornely admet donc que ce récit est erroné, *Introd. specialis*, t. II, part. I, p. 469, 471. Voir aussi Welte, *Einleitung*, p. 43; Gillet, *Les Machabées*, 1880, p. 208; Kaulen, *Einleitung*, p. 244. Cf. Schlünkes, *Difficiliorum Epistolarum quæ II Machabæorum*, I, 10-11, 18, legitur explicatio.

est le philosophe péripatéticien de ce nom¹ qui dédia à Ptolémée Philométor son exposition allégorique au Pentateuque. On explique aussi d'ordinaire le titre de « maître, » *didaskalos*, du roi Ptolémée, dans le sens de conseiller². Ce roi Ptolémée n'est distingué par aucun prénom. Le Ptolémée qui gouvernait l'Égypte lorsque mourut Antiochus III était Ptolémée V Épiphané (204-181). Aristobule, qui a dédié son ouvrage sur les livres de Moïse au fils de Ptolémée V, c'est-à-dire Ptolémée VI Philométor (181-146), a pu très bien être le « conseiller » du père, comme il le fut peut-être aussi du fils³. La lettre doit donc être datée de l'an 187 ou 186 avant notre ère, peu de temps après la mort d'Antiochus III le Grand, et non de l'an 162.

Il est vrai qu'on fait contre cette date une objection qui peut sembler décisive. La plupart des critiques soutiennent que la lettre des Juifs de Jérusalem a pour but d'inviter ceux d'Égypte à s'unir à eux pour célébrer la fête de la purification du Temple, qui avait été profané par Antiochus Épiphané. Cette fête n'ayant été instituée qu'en 164 avant J.-C., la lettre ne peut être antérieure à cette époque.

Si l'opinion générale était fondée, s'il était véritable-

¹ Eusèbe, *Præp. Ev.*, VIII, 9, t. XXI, col. 636.

² Keil, *Commentar über die Makkabæer*, p. 284.

³ Ptolémée VI Philométor commença à régner en 181, 6 à 7 ans après la mort d'Antiochus III, mais on peut supposer, si l'on veut, que la lettre des Juifs avait été écrite avant 180, peu après la mort du roi de Syrie, si l'on admet qu'Aristobule était déjà à la cour de Ptolémée V Épiphané (204-181) pour s'y occuper de l'éducation de son fils.

ment question ici de la fête connue sous le nom de Fête de la Dédicace¹, l'argument serait irréfutable ; mais qui-conque lira attentivement et sans parti pris la lettre des Juifs verra qu'il n'y est pas dit un seul mot de la profanation du Temple par Antiochus Épiphane et des fêtes expiatoires que célébra Judas Machabée après l'avoir purifié. La fête à laquelle les Juifs d'Égypte sont invités à s'unir, c'est, comme le dit expressément la lettre, la fête de l'invention du feu sacré par Néhémie : « Devant donc célébrer, le 25^e jour du mois de casleu, la purification du Temple, nous avons cru nécessaire de vous en informer, afin que vous célébriez vous aussi la fête des Tabernacles et la fête du feu (qui s'alluma) quand Néhémie, ayant réparé le Temple et l'autel, offrit des sacrifices². » Que peut-on désirer de plus catégorique et de plus concluant ? Après les paroles qu'on vient de lire, la lettre raconte très longuement l'histoire de la découverte du feu sacré par Néhémie et tout ce qui s'y rattache, et elle conclut enfin en disant : « Devant donc célébrer la purification, nous vous avons écrit. Vous ferez donc bien, si vous célébrez ces jours (de fête)³. » Il résulte par conséquent de là que la fête que l'on doit célébrer à Jérusalem le 25 casleu⁴ est, non pas celle

¹ I Mac., iv, 52-59 ; II Mac., x, 1-8 ; Joa., x, 22.

² II Mac., i, 18.

³ II Mac., ii, 16.

⁴ La fête instituée par Judas Machabée se célébra aussi le 25 casleu. Judas choisit ce jour-là, parce qu'il était l'anniversaire de la profanation d'Antiochus, I Mac., iv, 54 ; il est probable qu'Antiochus Épiphane avait auparavant choisi ce jour-là lui-même, à cause de la fête de Néhémie que célébraient les Juifs.

qu'institua Judas Machabée en expiation de la profanation du Temple dont il n'est pas parlé, mais celle de l'invention du feu sacré. Le texte nous apprend pourquoi elle est appelée « purification, » *katharismos* : c'est parce que Jérémie s'était servi de l'eau du puits où avait été caché le feu sacré, « pour purifier ce qui servait aux sacrifices¹, » et parce qu'il avait donné au lieu même où s'accomplit le miracle du feu sacré le nom de « Nephtar, qui est interprété : Purification (*katharismos*)². »

Enfin la dernière objection qu'on fait contre l'explication que nous avons donnée, c'est que Judas Machabée est un des auteurs de la lettre. Or Judas Machabée ne fut à la tête des Juifs que de l'an 166 à l'an 161. Par conséquent la lettre n'a pu être écrite qu'entre l'an 166 et l'an 161, et non vers l'an 186, comme nous l'avons dit.

Ce raisonnement serait sans réplique, s'il était prouvé que le nom de Judas Machabée est contenu dans l'écrit des Juifs de Jérusalem, mais il n'en est pas ainsi. On lit dans la suscription de la lettre : « Le peuple, ... le conseil, et Judas³. » On suppose que ce Judas est le Machabée. De prime abord, cette supposition est très vraisemblable, car c'est le personnage de ce nom qui est le plus connu dans l'histoire et celui dont il est le plus

¹ II Mac., i, 33.

² II Mac., i, 36. *Nephtar* est peut-être pour נִפְתָּר, *nithâr*, du verbe נִתְּר, *tâhër*, qui est traduit souvent dans la Bible grecque par καθαρίσω. Il faut remarquer d'ailleurs que καθαρισμός signifie purification dans le sens d'expiation, comme, par exemple, Exod., xxix, 36.

³ II Mac., i, 10.